

Le voleur et le roi

Troisième confession d'un cassé

Pierre Lefebvre

Volume 53, Number 3 (295), April 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66337ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefebvre, P. (2012). Le voleur et le roi : troisième confession d'un cassé. *Liberté*, 53(3), 48-59.

LE VOLEUR ET LE ROI

Troisième confession d'un cassé¹

1

J'ai longtemps volé dans ma vie. Ce qui me fait drôle quand j'y repense, c'est que ça n'avait pas grand-chose à voir avec ma situation financière. Je ne volais pas, comme on pourrait le croire, pour survivre, en tout cas pas au sens où on l'entend d'habitude. Ce n'était pas du Dickens ou encore du Zola, mon affaire. Je n'ai jamais volé de pain parce que je me mourais de faim. C'était plus niaisieux que ça. Ou peut-être plus complexe.

La toute première chose que j'ai volée était un pauvre kiwi. J'avais dix-huit ans et je travaillais comme plongeur à la cafétéria du cégep de Rosemont. Ma première job. La première fois où je me démenais à faire quelque chose que je n'aurais jamais fait si on ne m'avait pas mal payé pour le faire. Ça me troublait. C'est sans doute pourquoi aujourd'hui encore, chaque fois que je veux écrire « salaire », je fais le même lapsus : j'écris « salire ».

1. Les deux premières confessions sont parues dans les numéros 284 et 289 de la revue *Liberté*, en mai 2009 et en novembre 2010.

En plus de laver des chaudrons qu'on aurait pu aisément qualifier de marmites, si ce n'est même de baignoires, j'étais aussi chargé de « fermer » la cuisine. Ça consistait, une fois tout le monde parti, à passer la vadrouille, essuyer les comptoirs et remettre un semblant d'ordre dans les chambres froides qui étaient toujours bordéliques. C'est dans celle où l'on mettait les légumes, les fruits et les produits laitiers qu'un soir, j'ai entraperçu du coin de l'œil un bol rempli de kiwis. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais j'ai tendu la main et j'en ai mis un dans ma poche. Je l'ai mangé, avec la pelure, dans le métro, en m'en retournant chez nous. Ensuite, j'ai recommencé le lendemain, puis le soir d'après, l'autre soir d'après encore, comme ça, sans cesse, pendant cinq ou six mois. À la fin, leur goût m'écoeurait tellement que je les distribuais à gauche, à droite, à mes amis, à mon frère, à ma sœur, une fois même à des inconnus dans le métro qui m'ont pris pour un fou. Je les laissais aussi juste pourrir dans le fond de mon sac ou encore dans un bol, sur ma table de cuisine.

La seule raison pour laquelle ça s'est arrêté, c'est qu'un après-midi une des filles de la cuisine qui ne pouvait pas me sentir a failli me rentrer dedans avec un chaudron rempli de sauce brune bien bouillante. Un heureux événement. Grâce à lui, parce que pas mal de sauce avait revolé, j'ai pu partir en plein milieu de mon *shift*, malgré les protestations du gérant qui me répétait sur tous les tons : « *Come on*, c'est pas si grave que ça. » J'ai passé le reste de la soirée à l'urgence, d'où je suis ressorti avec deux bandages blancs, de même qu'un beau gros paquet de documents signés m'ouvrant toute grande la porte des largesses de la CSST.

2

On ne dirait pas comme ça, mais je ressemble beaucoup à Blanche DuBois, la folle dans *A Streetcar Named Desire*. Comme elle, *I've always depended on the kindness of strangers*, j'ai toujours dépendu de la bonté d'un paquet d'étrangers. C'est comme ça que le médecin qui me soignait m'a renouvelé mon certificat d'incapacité à me plonger les bras dans l'eau de vaisselle longtemps après que mes brûlures ont cicatrisé comme il faut. À chaque visite, c'était la même routine : le bon docteur défaisait mes bandages, examinait mes plaies, refaisait mes bandages, puis me demandait, sourire en coin, si j'aimais ça, laver de la vaisselle. Comme un bon petit soldat, je lui disais la vérité : Non, pas tellement. Il me signait après ça un autre papier, une espèce d'amulette, qui me permettait de ne pas revenir au travail

pour encore deux belles semaines. Les gens qui pensent avoir réussi dans la vie me prennent souvent en pitié. C'est peut-être parce que je suis maigre.

Ce manège-là, qui m'a permis de me désintoxiquer des kiwis, m'a surtout donné le temps de trouver une autre job, ma deuxième, même si je ne l'ai pas, en vérité, obtenue par moi-même. Si la propriétaire du Tourne-page m'a engagé quand je me suis pointé à sa librairie, ce n'est pas tellement parce que j'avais fait bonne impression. Environ deux semaines auparavant, j'avais reçu chez moi un autre document officiel du bon gouvernement de la province de Québec. Pour une obscure raison, j'étais devenu admissible à une *gimmick* d'insertion au marché du travail. En ma qualité de jeune, l'État s'engageait à payer la moitié de mon salaire, et ce, pour une année entière, à n'importe qui voulant bien me dire : Bienvenue à bord. Quand Jacqueline a vu le papier bleu, elle m'a demandé si je pouvais commencer lundi. J'étais devenu libraire.

Le premier matin, pendant que Jacqueline me reniflait en se demandant si, au final, elle avait fait une bonne affaire, un gars est entré tout d'un coup pour nous demander *Le procès* de Kafka. Comme l'inventaire m'était encore quelque peu nébuleux, j'ai regardé Jacqueline qui a regardé le client. *Le procès* de Kafka, certainement. Avez-vous le nom de l'auteur? J'avoue bêtement que ça m'a catastrophé. Sans rien dire, j'ai traversé la librairie jusqu'à la section des livres de poche, j'ai trouvé *Le procès* dans les *K*, je l'ai remis au client qui l'a déposé sur le comptoir. Combien je vous dois? Jacqueline a pitonné le prix sur la caisse, c'est onze et cinquante, s'il vous plaît, de l'argent a été échangé pendant que, tout fier, je mettais le livre dans un sac. Mais avant que j'aie pu le donner au gars, Jacqueline me l'a arraché des mains pour y mettre la facture et aussi un signet. Une fois le client parti, elle n'a pas attendu une seconde pour me dire qu'il ne faut *jamais* oublier de mettre la facture dans le sac. Le signet aussi. C'est important, le signet. Il y a le nom, l'adresse, puis le numéro de téléphone de la librairie dessus. Tout ça, évidemment, sur le ton d'une mère supérieure qui condescend à se pencher sur une pauvre âme perdue.

Je me suis rendu compte ce jour-là que je tenais de mon père. Avoir un patron le mettait hors de lui, même si c'était un homme farouchement de centre droit. Il haïssait, j'oserais même dire avec passion, tout ce qui pouvait de près ou de loin ressembler à un syndicat ou même à un employé mécontent de son sort. Si ça ne fait

pas son affaire, il a juste à se trouver une autre job! Mon père, c'est bien simple, adorait le Conseil du patronat. Il devenait, par contre, étrangement hargneux à l'idée seule d'avoir un boss payé pour lui pousser dans le cul.

D'après la chronique familiale, c'est une disposition qui lui serait venue de son grand-père maternel, qui l'avait pratiquement élevé, et dont le grand drame — mon père le racontait tout le temps — avait été de passer une partie de sa vingtaine en exil à Pittsburgh à cause d'un patron trop bouché. Les détails varient selon les versions, mais, enfin, mon aïeul travaillait comme commis dans une petite épicerie qu'il trouvait trop petite. Régulièrement, il demandait à son patron de la faire agrandir, ce sur quoi son patron lui disait de se mêler de ses affaires. Un été, pendant que l'achaland était en vacances, mon arrière-grand-père en a profité pour faire venir un entrepreneur. Quand l'épicier est rentré à la fin août, son magasin avait doublé de volume. Comme la facture avait été libellée à son nom, il a mis la police aux trousses de son commis qui, pour leur échapper, a sacré son camp aux États.

3

Si le désaccord entre mon arrière-grand-père et son patron était d'ordre commercial — agrandir? pas agrandir? —, je me suis vite aperçu que celui entre Jacqueline et moi était ontologique. Ce qui nous opposait l'un à l'autre, c'était la nature même du monde. Nous n'avions pourtant pas beaucoup de discussions enflammées à ce sujet, mais quand j'arrivais en retard, ou camouflais trop mal mon écoeurement, elle se faisait le devoir de m'exposer son point de vue sur la chose. Grosso modo, elle pouvait toujours concevoir qu'en raison de mon jeune âge, les priorités de l'existence m'étaient aussi confuses qu'aléatoires. Cela étant dit, il fallait que je comprenne qu'en devenant son employé j'étais aussi entré dans ce qu'elle appelait la « vraie vie ». Il ne tenait qu'à moi d'agir en conséquence. Autrement — la vraie vie étant implacable — elle se verrait bien forcée de sévir. Or, ce qui pourrait toujours être qualifié de cocasse, c'est que la raison principale de mes retards, comme de mon peu d'ardeur au travail, découlait justement de ce que la véracité de cette « vraie vie » m'échappait peu ou prou. C'est d'ailleurs quand j'ai compris que ça m'échapperait sans doute jusqu'à la fin de mes jours que j'ai commencé à lui voler des livres. Les kiwis, il faut le dire, c'était de la petite bière.

Il va sans dire que je n'aurais pas fait long feu au Tourne-page

si, pendant tout ce temps-là, l'État ne lui avait pas refilé, rubis sur l'ongle, la bonne moitié de ma paye. Je ne vois pas d'autre raison pour laquelle on m'y tolérait. Ce n'était peut-être pas aussi vulgaire que ça, mais j'imagine que Jacqueline se disait : de toute façon, au prix où il me revient... Ce qui devait arriver arriva. Deux semaines avant la fin du *deal* entre Le tourne-page et le gouvernement, Jacqueline m'a téléphoné pour me dire, et je cite, « qu'il était temps qu'on se sépare ». Ainsi s'est terminée ma première année comme libraire, une année, je l'avoue, extrêmement formatrice. Le tourne-page m'a en effet initié, et j'ajouterais avec une justesse et un sens de la mesure admirables, à tout ce que j'ai pu rencontrer par la suite sur le marché du travail : d'abord l'ennui, ensuite le désœuvrement, puis, au final, l'insignifiance. Bref, pour le dire en des termes devenus désuets, beaucoup de ténèbres et peu de lumière.

4

Comme on s'en doute, mon premier 4 % n'a pas été le dernier. Je pourrais même dire qu'il a inauguré avec honneur une longue série. Et si je peux toujours expliquer par le menu détail chacune des gouttes qui ont fait déborder chacun des vases où j'ai pu travailler, tout ça demeure, au fond, anecdotique. L'unique et véritable raison pour laquelle je n'ai jamais su garder la plupart de mes jobs reste au fond assez simple : je n'ai jamais pu m'habituer à mon statut de « ressource humaine ». Le destin d'une ressource, en effet, n'est pas tellement glorieux. Ça se résume à être pompé, consommé ou brûlé d'une façon ou d'une autre. C'est ce qu'on aime chez la bûche. C'est ce qu'on apprécie dans le charbon. Être qualifié de « ressource » est rarement bon signe. Demandez-le au pétrole, par exemple. Avant l'invention du moteur à explosion, on lui sacrait la paix. Il passait ses journées tranquille, au chaud dans toutes sortes de sous-sols, sans jamais achaler qui que ce soit. Mais dès qu'il est devenu une ressource, la belle vie, c'était fini. On a beau ne pas s'entendre sur le moment précis de sa disparition, on sait quand même que ses jours sont comptés. Ostie qu'il doit le haïr, Henry Ford.

C'est la même chose pour une ressource humaine. Ce qui compte n'est pas tant son humanité que sa capacité à brûler, j'ajouterais même : idéalement par les deux bouts. Ce qu'on accepte, pendant les heures où on est salariés, ce n'est pas de vendre sa force de travail, comme le disait Marx dans le temps, mais de quitter son humanité pour entrer dans la grande famille des choses. On devient ainsi des

cousins pas tellement éloignés de la forêt ou du gisement de cuivre. Comme eux, on n'a du sens que dans la mesure où on peut servir. À partir du moment où on commence à s'épuiser, on perd, étrangement, de notre attrait. On nous laisse tranquilles dans ce temps-là, en friche. On ne va quand même pas investir dans de la cochonnerie qui ne vaut rien. J'ai peut-être l'orgueil mal placé, mais ça a beaucoup joué dans mon désir d'être le moins malléable possible. Mon attitude a comme grand avantage qu'on se débarrasse de moi avant ma date de péremption. Chaque fois que ça m'est arrivé, je l'ai vu comme une victoire : je suis un homme, pas une ressource, même quand on est assez odieux pour affirmer qu'elle est humaine.

5

En comptant les interruptions, les entractes, les intermissions, j'ai fait le libraire pendant environ dix-sept ans. Et dans chacune des librairies où j'ai travaillé, j'ai volé. Dépendamment de l'endroit, ça oscillait entre un ou deux livres par année à quatre ou cinq, six par semaine. Comme le veut l'expression, c'était à la tête du client. Ce n'était pas nécessairement aussi mathématique que ça, mais plus je me faisais chier, plus je volais. Dans celles où je volais peu, je le faisais, pour ainsi dire, malgré moi. Dans celles où je volais beaucoup, je le faisais avec un enthousiasme, une euphorie, qui frôlaient par moments le délire.

Je n'ai pourtant pas volé que des livres. J'ai aussi travaillé ailleurs qu'en librairie. Comme on me le répète depuis trente ans, pour être compétitif, faut être polyvalent. Ce qui fait qu'à la Sandwicherie, je volais des viandes froides, du fromage, des olives, des cornichons aussi. Chez Van Houtte, bien évidemment, je volais du café. Au secrétariat du cégep de Saint-Laurent, je volais du papier, des crayons, des trombones, des Post-it, des enveloppes. Le seul endroit où je n'ai jamais rien dérobé a été l'édifice où j'étais gardien de sécurité. Ce n'est pas de ma faute, il n'y avait rien à voler. Pour ma défense, j'y ai quand même dormi un nombre considérable d'heures, d'abord de façon inconfortable, sur ma chaise, à mon poste, puis un peu plus confortablement sur le divan dans le salon des visiteurs, puis, finalement, très confortablement dans le lit de l'infirmier.

Pour en revenir aux livres, ma vraie passion, la librairie où j'ai le plus sévi s'appelait L'entrepôt du livre. Il faut peut-être préciser que son patron, dès le début, m'avait flatté bien comme il faut dans le mauvais sens du poil. Pendant mon entretien d'embauche, après

avoir survolé mon cv, il s'est contenté de lâcher : « Aye, on n'est pas des intellectuels, icitte. On vend des livres. » Le sort en était jeté. J'y étais pour ainsi dire possédé par un véritable démon. En plus de voler des livres en quantité quasi industrielle, j'y ai volé pratiquement tout ce qu'il y avait à prendre : des rouleaux de papier toilette, des Scott towels, du Windex, des sacs de vidanges, des barres de savon, du *duct tape*, des magazines, des journaux. À peu près tout sauf de l'argent. S'il y avait un plaisir certain à posséder les livres que je volais, une ivresse même à voir les rayons de mes bibliothèques se garnir comme par magie, voler tout ce qui était de l'ordre des produits ménagers me procurait un bonheur immense. Ce qui m'attristait, par contre, c'est que ce bonheur-là était toujours de courte durée. Une fois dans mes armoires, mon butin commençait déjà à perdre de sa saveur. Quand je commençais à l'utiliser, c'était fini : plus rien de ce que j'avais ramené du travail ne se distinguait de ce que j'avais pu acheter en faisant l'épicerie. C'était loin d'être le cas avec les livres. Même des années après, sagement classés par ordre alphabétique dans mes bibliothèques, ceux que j'ai volés brillent d'un éclat bien différent des autres.

6

C'est un économiste français, un dénommé Pierre Joseph Proudhon, qui le premier aurait énoncé que « la propriété, c'est le vol ». Si l'affirmation pouvait toujours choquer au XIX^e siècle, elle fait sourire aujourd'hui, tant on la trouve désormais aussi surannée qu'outrancière. On n'a pourtant pas besoin de la retourner de tous les bords pour y déceler de la vérité. Des empires coloniaux se gavant des ressources des pays conquis aux ouvriers dont on délocalise l'usine pour exciter les actionnaires, la richesse qu'on n'arrête pas de nous inciter à créer s'est plus souvent qu'à son tour arc-boutée sur le dos de ceux qui n'en profitent pas trop. Il ne faut peut-être pas, du coup, s'étonner qu'à divers moments dans l'histoire quelques marginaux plus en maudit que les autres aient décidé, selon le principe de l'arroseur arrosé, de forger un projet politique visant à déposséder les nantis pour la simple et bonne raison que leurs avoirs étaient précisément le fruit de dépossession préalables.

Si je me permets cette digression-là, c'est pour bien faire comprendre que les vols que j'ai commis n'avaient pratiquement rien du projet politique. Un certain besoin d'infléchir, au moins symboliquement, le rapport de force entre mes patrons et moi était, bien

sûr, à l'œuvre, de même qu'une envie de compensation que mon salaire n'arrivait pas à accomplir tout seul, le pauvre. À la limite, je serais prêt à avancer qu'un esprit de vengeance y jouait un certain rôle — comme ils m'écœurent, je vais les écœurer moi aussi —, mais tout cela n'en constituait en rien le moteur principal.

Si j'ai volé, c'est que partout où j'ai pu travailler il n'y avait rien d'autre à faire. Évidemment, il y avait de la vaisselle à laver, des planchers à torcher, de la paperasse à photocopier, des cafés à préparer, des livres à étiqueter, mais tout ça, c'était de la frime, à la limite de l'arnaque, même. Ce qu'on me demandait, en vérité, n'avait rien à voir avec ces tâches. Tout ce qu'on exigeait de moi, c'était que je participe comme tout le monde à générer de l'argent. Si j'avais pu en produire, pour ainsi dire directement, en faire apparaître par magie, jamais on ne m'aurait demandé de faire autre chose. Placer des livres, faire l'inventaire, passer le balai, toutes ces niaiseries-là n'étaient jamais que des prétextes, un détour plus ou moins pénible pour arriver à l'objectif ultime qui était toujours le chiffre d'affaires. L'objet lui-même, le service offert, les employés, les clients n'avaient, pour le dire comme ça, aucune réalité, aucun poids. Ce qui en avait, ce qui comptait, ce n'était que cette chose purement symbolique qu'est l'argent. Et ce symbole-là, jour après jour, mangeait le réel. Au point où il fallait vraiment faire un effort pour l'entrapercevoir à travers le brouillard de chiffres qu'on générait. Le matin, quand je me rendais au travail, je partais en fait pour nulle part. En entrant chez Van Houtte, ou à la librairie Prud'homme, j'avais le sentiment, chaque fois, que je quittais le monde pour m'enfoncer dans un univers parallèle peuplé d'ombres et de faux-semblants. C'est pour ça que je volais. Pour revenir au concret des choses, me préoccuper de leur valeur plutôt que de leur prix. Chaque vol était une tentative, naïve j'en conviens, de percer une espèce de trou afin de faire entrer dans tout ça un petit peu de lumière, de réel, d'air frais. Je volais parce que, contrairement à tout ce que je pouvais faire pendant que je me trouvais au travail, c'était un geste concret. Ce n'était bien sûr pas suffisant pour repousser à jamais les ténèbres, mais ça m'aidait à voir où je mettais les pieds. Ça m'a évité de me casser la gueule.

7

Comme beaucoup des personnages qui peuplent la mythologie grecque, le roi Midas n'est plus tellement une référence aujourd'hui. C'est dommage, surtout que son histoire commence par une brosse. Une

vraie, une grosse. C'est Silène, un satyre, un soûlon, le père adoptif de Dionysos qui la prend. Cette nuit-là, il boit tellement qu'au matin, il n'a pas la moindre idée de l'endroit où il se trouve. Comme en plus de ça, il a mal à la tête, au cœur, au foie, il se met à désespérer. À vomir, également, pour tout ce qu'on en sait. C'est à ce moment-là que le roi Midas le trouve. Comme porter une couronne n'implique pas nécessairement que l'on soit dépourvu de compassion, Midas le ramène au château, siffle deux, trois serviteurs puis leur ordonne de s'en occuper comme du monde. Je ne sais plus comment Dionysos, qui se rongeaient les sangs d'inquiétude, apprend que Silène est chez Midas, mais toujours est-il qu'il y débarque lui aussi. Retrouvailles, effusions. Dionysos est tellement content de retrouver celui qui s'est donné la peine de l'élever que, pour remercier Midas, il décide de lui accorder un vœu. Demande n'importe quoi, ça me dérange pas. Comme dans toutes les histoires du genre, c'est là que le roi va fauter. Ce qu'il se dit, dans un tout premier temps, c'est qu'il a avantage à choisir comme il faut. Un vœu, ça s'épuise vite. Mais en faisant le bon choix, ça peut durer longtemps. La première affaire qui lui vient à l'esprit, c'est l'argent. Comme ça, au moins, je vais pouvoir me payer la traite. On a beau être roi, l'argent, on n'en a jamais trop. De l'argent, donc, oui, O.K., mais combien ? Midas se lance dans toutes sortes de calculs, mais peu importe la somme finale, il en vient toujours, dans ses rêveries, à l'épuiser au complet. Ça le déprime. Tout d'un coup, il a son flash : il faudrait qu'il puisse générer de l'argent à volonté, quand ça lui chante. Pas de calcul, pas de budget, pas d'inquiétude. De cette manière-là, ça n'arrêterait jamais, et ses chances de se retrouver un jour Gros-Jean comme devant seraient réduites à peu près à zéro. Je veux être capable de transformer en or tout ce que je touche. Pour Dionysos, offrir ça ou un sandwich au jambon, c'est du pareil au même. Il réalise son vœu sans arrière-pensée, le remercie de s'être occupé de Silène, puis s'en retourne chez eux, avec son soûlon de père en dessous du bras.

Une fois tout seul, Midas est quand même un petit peu nerveux. Marchera, marchera pas ? Comme il est juste à côté d'un figuier, il tend la main lentement, timidement même, jusqu'à ce que le bout de ses doigts touche le tronc. Pouf ! Des branches aux racines en passant par tout le reste, le figuier se transforme en or massif. Le roi est tellement énérvé, euphorique, hystérique qu'il se met à courir à travers son royaume. Les buissons, les couleuvres, les oliviers, la garnotte, les rochers, les brins d'herbe, tout y passe. La seule chose

qui l'arrête, c'est la faim. C'est vrai que de se démener comme il fait, ça creuse. C'est comme ça qu'il rentre au château demander à un de ses cuisiniers de lui préparer quelque chose. Quand le serviteur arrive avec la belle cuisse de poulet, le bol d'olives, le fromage puis le pichet de vin, Midas se dit miam, miam, maudit que ça va être bon. On voit d'ici le malheur. Dès la minute où le roi prend la cuisse de poulet dans ses mains elle se transforme en or. C'est la même chose avec le fromage, les olives ; même le vin, quand il touche les lèvres du roi, se change en beau métal précieux. Midas commence à la trouver moins drôle, surtout que sa fille chérie débarque à ce moment-là pour lui sauter au cou.

8

« Cassé » est une traduction littérale de *broke*, une image qu'on pourrait qualifier de familière laissant entendre que l'on est momentanément dépourvu d'argent, un anglicisme donc. L'origine de l'expression viendrait du XIV^e siècle, moment où, en Europe, les banques se mettent à pulluler, et avec elles, comme on s'en doute bien, le crédit. La Renaissance, ce n'est pas juste Montaigne, Michel-Ange ou François I^{er}. Comme on n'avait pas encore inventé le plastique, à la place des cartes qu'on connaît aujourd'hui, les banques faisaient faire pour leurs bons clients de belles plaquettes en porcelaine, qui ressemblaient à des tuiles de salle de bain, sur lesquelles on inscrivait le nom de la banque, celui du détenteur, de même que sa limite de crédit. Quand celui qui la franchissait se rendait à la banque pour essayer de téter un peu d'argent, le préposé au guichet, pour lui signaler que c'était la fin, fracassait la plaquette, bête de même, sur le comptoir. À partir du moment où sa plaquette était cassée, le gars l'était aussi.

Les Français, de leur côté, disent « fauché ». Le terme emprunte plutôt à la paysannerie qu'au milieu de la finance, puisque l'expression tout entière précise « comme les blés ». Un sans le sou, en effet, se retrouve aussi nu qu'un pauvre champ juste après la moisson. Dans un cas comme dans l'autre, ce qui faisait sa valeur lui a été retiré. Chose amusante, dans la même veine argotique, « faucher », le verbe cette fois-ci, signifie « voler ». On m'a fauché ma montre, mon collier, mes souliers, ainsi de suite. C'est qu'à l'époque où les gens se promenaient avec une bourse plutôt qu'un portefeuille, ils l'attachaient généralement à leur ceinture à l'aide d'une cordelette ou d'une lanière de cuir. Le voleur, pour s'emparer de l'argent, devait donc faucher la ficelle soit à l'aide d'une serpette, soit d'un couteau.

Dans le domaine du sport, « faucher », le verbe encore et toujours, je cite *Le Petit Robert* — je n'ai pas les moyens de m'acheter le gros — veut dire : « faire tomber brutalement un adversaire par un moyen irrégulier ». « Faucher » peut aussi vouloir dire « abattre » jusque dans son sens le plus brutal, c'est-à-dire tuer. Le fauché est ainsi celui qu'on a rasé, émasculé et fait tomber d'une manière vicieuse. Dans le pire des cas, cela peut mener à la mort, celle-ci étant, comme on le sait, la Grande Faucheuse.

Finalement, j'aime mieux être cassé. C'est peut-être un anglicisme, mais je trouve que ça me ressemble. Être cassé, c'est être rompu, brisé, ne pas ou ne plus fonctionner comme du monde. C'est tout à fait mon cas. Ça ne marche pas, mon affaire. Faut dire que je n'ai pas toujours envie que ça marche non plus. Comme on me le reproche de temps en temps, je ne m'aide pas beaucoup. La remarque me fait toujours un drôle d'effet. Un mélange de honte et de désarroi. Comme si on me mettait au ban des choses du monde. Je ne sais jamais quoi répondre et, d'habitude, je regarde par terre comme un enfant fautif. Ça ne change pas grand-chose à l'affaire, mais ça donne un peu de tonus au reproche. Celui qui me le sert a au moins l'impression de ne pas gaspiller sa salive. Peut-être même que ça fait sa journée. L'autre option est presque pareille : je regarde au loin, par la fenêtre, quand il y en a une. Malheureusement, je ne sais pas trop pourquoi, elle appelle une réaction beaucoup moins agréable : Bon, ben, c'est ça, reste dans ta marde. Comme si le fait de fixer l'horizon était perçu comme un affront ou de l'arrogance, ou je ne sais quoi encore. Georges Hyvernaud a raison : « On n'est jamais trop poli quand on est pauvre. » Ce n'est pas tout d'être cassé, il faut en plus être humble. Un pauvre baveux, personne n'aime ça.

M'aider beaucoup, je veux bien. Mais à quoi ? À m'acheter une maison, un terrain, une clôture, un cinéma maison, un chalet, deux autos ? À me payer un voyage dans le Sud par année ? Pourquoi ? Pour que tous ceux qui possèdent les mêmes mautadites affaires soient capables de me considérer comme un des leurs ? Misère. Tout ça me fait juste penser à la « vraie vie » avec laquelle Jacqueline m'achalait. J'ai l'impression qu'on veut m'enrégimenter, comme elle, dans une équipe pour jouer à quelque chose que je trouve, je m'en excuse, insignifiant, avec des règles qui me sont odieuses. À la fin d'une partie, de toute façon, on a beau regarder dans toutes les directions, tout ce qu'il y a à voir, c'est de la richesse, c'est-à-dire la pauvreté qu'elle recouvre, qu'elle chevauche, qu'elle étouffe.

J'ai des fois l'impression que le monde tout entier, avec nous autres dedans, est une manière de lac, ou même seulement, les jours où je suis plus fatigué, de flaque qui, à cause du froid, lentement mais sûrement, se raidit, se durcit, se cristallise, se crispe. Les surfaces liquides ont l'air d'être cernées. Je ne sais pas si c'est le début, la fin ou le milieu de l'hiver, mais en tout cas la glace avance. Elle se resserre, pas pressée, autour de ce qui reste. Je ne sais pas non plus si c'est de la volonté, ou du bête réflexe pavlovien, mais tant qu'il restera de l'eau, même une ou deux enclaves, la glace ne sera pas tranquille. On dirait une armée en marche. Ça n'a pas gagné tant que ça n'a pas tout conquis. On dirait le roi Midas. Le commandant en chef, c'est lui. Chacun de ses maudits soldats est capable de changer en or tout ce qu'il touche. Les moins doués changent ça en plomb ou en plastique, en *styrofoam*. C'est pas grave. C'est pareil. Ils avancent.

Je ne voudrais pourtant pas laisser croire qu'avoir les deux pieds dans l'eau, surtout quand nos bottes sont humides, est une situation idéale. Les matins où je suis pris pour compter mes cennes, même les noires, où je dois me rendre au comptoir de ma caisse pop parce que le guichet automatique ne peut pas, ou ne veut pas, me donner les quatorze piasses et vingt-deux qu'il me reste, je me fais chier. Mais le monde en or de Midas m'écœure encore plus. Dans les petites zones de la flaque qui n'ont pas encore été contaminées, même si l'eau est boueuse, on peut quand même la boire, on peut quand même se baigner. Je sais bien que ce n'est pas là que réside ce qui peut nous rester de vraie « vraie vie », mais comme le suggère l'adage, de deux maux, en l'occurrence ici de deux exils, il n'est peut-être pas mauvais de choisir le moindre. L'on comprendra, j'espère, que si la chose m'était donnée, je n'opterais pas ainsi pour un pis aller. Je choiserais plutôt un lieu qui ne serait pas un bête réservoir à épuiser. Un endroit où l'angoisse de vivre ne serait pas maquillée comme une pute en angoisse de payer son loyer, sa carte de crédit, ou de gaver son REER. Un lieu où on pourrait, en paix, laisser son irritation d'être soi s'aggraver, s'apaiser, s'aggraver, puis s'apaiser encore, au gré d'un rythme qui, comme nos empreintes digitales, n'est semblable à nul autre. Si Dionysos était là, devant moi, c'est juste ça que je lui demanderais. Qu'on ne vienne pas me dire que c'est plus déraisonnable que le vœu de Midas.